

NAM PHONG

REVUE BILINGUE LITTÉRAIRE ET DE DOCUMENTATION GÉNÉRALE

Une politique jeune



Dans le monde actuel, il semble que les questions économiques dominant, et ce n'est pas, croirait-on tout d'abord, en notre Indochine et dans les circonstances présentes que les événements démentiraient cette constatation. Cependant, il y aurait erreur à envisager ainsi la marche des événements. En dépit des apparences, les vrais conducteurs d'hommes savent que les véritables forces qui toujours commandent, ce sont les forces morales. De même qu'un malade vraiment menacé est le malade qui « se laisse aller » même moralement et ne veut plus réagir, ne souhaite plus de continuer à voir la lumière, de même, les seuls peuples qui n'ont plus foi en leur destin déclinent, et disparaîtront de la carte du monde. Les circonstances même les plus contraires, pourront être vaincus quand le *sursum corda* ne cesse de résonner fier et tenace dans les cœurs. Les vrais chefs les savent ; les « clercs », les intellectuels dignes de ce nom, auront à cœur de rappeler cette vérité et de servir la cause du réveil et de la coordination des forces morales.

Le grand chef qu'a retrouvé, en des circonstances critiques, l'Union Indochinoise, l'a dit et répété : « L'Indochine traverse des heures sombres, il serait vain d'en disconvenir. Mais dans le vaste monde, est-il un pays, je vous le demande, qui n'ait connu l'appréhension, la crainte, l'inquiétude du lendemain ? Unissez-vous à moi. Le salut de tous est en chacun de nous. Espérons en l'avenir. Les âmes fortes se révèlent dans l'adversité. Les cœurs vaillants y trouvent leur plein épanouissement ». « Mesurons d'un regard

net et droit les difficultés. Ne les mésestimons pas, mais ne les exagérons pas non plus. Il n'est, pour en triompher, que de laisser s'épanouir nos qualités propres, que nous ont légué, comme le plus précieux de leurs dons d'hoirie, ceux des nôtres qui ne sont plus : l'initiative intelligente et probe, la raison, la saine mesure, le bon sens, la générosité du cœur, l'amour de la Patrie ».

Notre jeune directeur littéraire nouveau, Nguyên-tiên-Lang, a eu l'honneur et le plaisir de saluer en ces termes, dans le grand hebdomadaire métropolitain *Vendémiaire* (Paris), — où l'écrivain Alfred Blanchet, l'auteur des *Enterrés vivants* et de beaux romans indochinois, dirige la page de la France Extérieure, — l'œuvre que M. Robin accomplira au point de vue indigène en Indochine :

Politique jeune en Indochine !

« Lorsqu'en France, les esprits sentent confusément le besoin d'un renouvellement des méthodes politiques pour le redressement urgent qui s'impose, c'est M. Doumergue qu'on vient chercher à Tournefeuille pour lui confier cette mission, et c'est M. Doumergue qui l'accomplit, avec une sage modération, tenant compte à la fois du besoin de rajeunissement et du respect dû aux institutions établies.

Pour gouverner l'Indochine, on vint arracher M. Robin, ancien résident supérieur, ancien gouverneur général intérimaire, aux douceurs d'une retraite bien gagnée sur les rives de la Gartempe. Et c'est M. Robin qui est en train de travailler non seulement à l'assainissement économique et budgétaire de la colonie (encore que ce soit là le plus gros de sa tâche), mais encore à l'établissement d'une politique jeune, rajeunissante, vivifiante, et donnant satisfaction aux aspirations légitimes des Annamites amis des idéaux français bien que respectueux des institutions de leur race.

Il convient de signaler la valeur des déclarations comme celles qui furent faites par le gouverneur général dans son discours prononcé au gouvernement général de Hanoi.

Après avoir convié les Indochinois à l'effort collectif qui doit assurer le redressement de l'économie indochinoise : — « qui dit effort collectif, déclare M. Robin, dit conjugaison des forces morales, forces de discipline, de solidarité, d'abnégation et d'effacement des intérêts privés devant l'intérêt général » — voici en quels termes M. Robin résume les principes directeurs de son action politique :

« Je tiens l'obéissance aux lois et le respect des autorités publiques qui ont mission de les appliquer pour le plus élémentaire des devoirs chez un peuple organisé. Le souci

Empêcher tout ce qui peut contribuer à provoquer la désagrégation de la société indigène doit être à la base de notre action.

« ... Je ne suis ni de ceux qui, s'attachant à la lettre des traités, renoncent à tout progrès, ni de ceux qui, sur leurs formules, échafaudent à grand'peine des interprétations propres à justifier telle ou telle politique.

« Ce que je ne perdrai jamais de vue, c'est l'engagement solennel pris par la France de respecter la personnalité morale des nations protégées, de les défendre contre les dangers extérieurs et intérieurs, de conseiller et de guider la conduite des souverains dont les droits et prérogatives sont garantis en échange d'une loyale acceptation de la tutelle française. Ces conventions sont à l'origine de la politique d'égards toujours pratiquée envers les gouvernements protégés, mais elles ne doivent pas constituer un obstacle aux évolutions jugées nécessaires lorsque ces gouvernements les ont délibérément acceptées.

« Le bien seul du peuple m'importe, et toute mesure législative ou réglementaire qui peut y contribuer porte en elle de ce seul fait sa justification ».

Dans ce journal, je suis heureux de saluer, en M. Robin, le chef qui a compris notre jeunesse et nous aidera à faire évoluer notre système national ». (NGUYEN-TIÊN-LANG)

Les événements ont confirmé chaque jour davantage cette manière de voir. Nos lecteurs liront plus loin un entretien de M. Robin avec un journaliste de Cochinchine que nous avons tenu à reproduire *in-extenso*. Le Chef de la Colonie s'y révèle un ami de notre jeunesse. Ils auront déjà noté des gestes aussi significatifs que l'appel adressé aux retour-de-France, où l'on retrouve l'humanité clairvoyante d'un Gia-Long lançant un édit par tout le royaume pour proclamer que *« les sages de ce temps ne doivent plus se cacher »*, — ou encore, cette nomination d'attachés de Cabinet annamites au Cabinet du Gouverneur Général qui est un geste hardi, dont quelques Français n'apprécient peut-être pas comme il convient la largeur de vues, mais dont l'élite européenne de la Colonie comme celle de la Métropole, saura, avec l'élite annamite, admirer la haute signification morale.

En ce qui concerne les mesures que M. le Gouverneur Général Robin envisagerait pour « liquider », comme on dit, « le stock des retour-de-France », nul doute que la réalisation des intentions généreuses du Chef de la Colonie, se heurtant à des circonstances budgétaires exceptionnellement malheureuses, demandera beaucoup de bonne volonté de la part des intéressés eux-mêmes ;

peut-être serait-il cas de redire ici comme dans la fable que « les plus accommodants seront les plus habiles »...

Mais une mise au point d'ores et déjà s'impose sur certaines doléances qui viennent de s'exprimer dans la presse, par l'organe de confrères que nous estimons beaucoup. Il s'agit de la nouvelle parue dans *la Patrie Annamite* et *France-Annam*, concernant notre éminent compatriote Hoàng-xuân-Han, sortant de l'X, pourvu du diplôme d'Ingénieur des Ponts-et-Chaussées, qui est notre premier polytechnicien, et qui, faute de place pour exercer son activité dans le pays natal, serait obligé de s'expatrier définitivement. Nos confrères se lamentent sur ce départ, et il faut reconnaître que suivant à peu d'intervalles celui de M. Nguyễn-manh-Tuong, le jeune Docteur « deux fois docteur » qui a tant fait parler de lui, ce départ semblerait signifier que les titres les plus élevés ne seraient guère favorables à ceux qui les portent, dans un pays où les « primaires » triomphent, comme dirait M. Nguyễn-manh-Tuong lui-même

Mais le cas de M. Nguyễn-manh-Tuong, — qui appartient déjà à l'histoire ! — comporte des éléments assez complexes, où jouèrent des facteurs d'ordre social plutôt que politique ou administratif. Il n'autorise nullement des critiques sur l'utilisation que l'administration pourrait réserver à ce jeune intellectuel. Au reste, M. Tuong bénéficie de l'aide gouvernementale pour continuer en France des études qui lui permettront d'accéder encore à des titres supérieurs : la générosité du Gouvernement est prouvé ainsi à son égard d'une manière tangible.

Quant à M. Hoàng-xuân-Han, c'est de sa propre volonté qu'après un retour au pays il repart continuer lui aussi des études qui le conduiront jusqu'à l'agrégation de mathématiques. On ne peut qu'admirer cette volonté de pousser toujours plus loin la connaissance, de monter toujours plus haut les degrés de la culture. M. Hoàng-xuân-Han part, nous le tenons de source sûre, non point le cœur déçu et amer, mais réconforté, assuré d'altiers espoirs, avec une noble confiance dans son destin, et avec l'appui entier de l'administration indochinoise, car M. Robin fidèle à sa politique favorable aux jeunes et aux éléments cultivés et pondérés, s'intéresse personnellement, nous a-t-on dit, au jeune polytechnicien.

C'est ce qu'il importe que notre jeunesse sache, afin que les cœurs imbus de ferveur pour la culture française ne se découragent point. Quand on aime sincèrement la culture, d'ailleurs, on ne se décourage jamais, quelles que soient les circonstances dans lesquelles on suppose que notre formation intellectuelle pourra recevoir sa récompense ou le déploiement normal de l'activité à laquelle nous la voudrions destinée.

*
* *

Le président du Conseil Municipal de Paris, parlant de l'idée lancée par l'*Intransigeant* d'une « exposition de la jeunesse » pour 1937, déclare : « Pour attirer les foules, il faut une mystique. La seule mystique qui soit capable de nos jours d'unir tous les Français sans distinction d'opinions, et même tous les peuples de la terre, c'est *la mystique de la jeunesse* ».

Cette mystique de la jeunesse qui est celle que M. Robin a choisie pour réveiller l'âme du peuple annamite, est aussi celle qui sert de base à tout ce qui s'est fait à Hué depuis le retour de l'Empereur. Tous les Annamites sans distinction d'opinions, s'uniront donc toujours comme ils l'ont fait et le font, dans le culte de cet idéal de rénovation nationale dans une volonté de rajeunissement, d'action, d'adaptation de progrès modernes.

Dans certains milieux restés trop longtemps immuables, les questions de personnes arrivèrent malheureusement trop souvent à altérer la sérénité des cœurs, alors que les convictions au fond demeurent identiquement orientées vers un seul et même but.

Les rumeurs plus ou moins raisonnables, plus ou moins raisonnées, qui circulent depuis le retour de M. Robin sur les changements éventuels qui auraient lieu à Hué, semblent tenir compte elles aussi plus qu'il ne siérait, de ces considérations de personnes...

Les évènements en démontreront la valeur ou l'inconsistance. Il n'entre pas dans nos intentions de prophétiser ou d'épiloguer à perte de vue sur certains faits qu'on a pu signaler.

Nous appellerons seulement l'attention sur un seul point qui ressort bien nettement de tout ce qu'on a pu observer dans les prises de contact de M. le Gouverneur Général tant avec le haut personnel du Gouvernement Annamite et avec S. M. l'Empereur lui-même, qu'avec des personnalités politiques non des moindres, respectables

par leur passé ou par la sincérité de leurs sentiments : Une heureuse rencontre de décisions heureuses dues personnellement au Souverain, et des sages indications qui découlent de l'exposé net et précis des idées politiques du Haut Représentant de la France, permet à l'atmosphère de la Cour et de la capitale de voir disparaître la moindre trace de dissension, de rancœur, d'amertume. C'est la détente, l'apaisement comme le note notre confrère M. Le GraucLAUDE.

Certains esprits néanmoins semblent encore trop préoccupés de questions de personnes, particulièrement dans le corps des élus annamites. Mais le principe demeure intangible, qui a été posé par le Gouverneur Général et qu'il applique chaque jour : principe d'une évolution nationale dans le sens des aspirations de la jeunesse qui aime le peuple et qui aime les idées que lui a inculquées l'Occident. M. Robin sait les combiner sagement et harmonieusement, ces idées qu'ici on appelle « nouvelles », avec les anciens idéaux annamites. Nous l'avons démontré, dans notre numéro spécial paru récemment à l'occasion de l'arrivée du Chef de l'Union. On ne s'étonne pas qu'il n'hésite point à s'engager dans une voie libérale où il est assuré de ne rencontrer que des succès, parce qu'il réussira toujours à concilier le plus large libéralisme avec le plus grand sens de l'opportunité et la plus profonde connaissance des Annamites de tous les milieux et de toutes les générations.

On verra ainsi, comme l'a dit M. de La Chevrotière au nom des journalistes de Saïgon, dans la réception offerte à M. Robin par le Syndicat de la Presse, un gouvernement de droite, le gouvernement fort et autoritaire de M. Robin, faire une politique « de gauche », une politique jeune et rajeunissante ; malgré les rares esprits mal informés qu'inquiètent encore d'absurdes légendes et des craintes mal fondées, l'avenir pourra se rappeler la période de gouvernement de l'Indochine par M. Robin comme une période particulièrement favorable à la jeunesse.

NAM-PHONG



Bulletin de la Quinzaine

Notre revue a eu l'honneur et le plaisir de consacrer un numéro spécial à la situation de l'Indochine au moment où arrivait M. le Gouverneur Général Robin, et à la politique de notre nouveau chef vénéré. C'est une grande partie que la France est en train de jouer sur les rives du Pacifique. Le sauvetage de l'Indochine Française a été confié à un homme énergique en qui se sont incarnés tous les espoirs des Français comme des Indigènes. Gravement menacée, il y a peu de mois encore, la Colonie respire. Souhaitons que, mieux renseignée que d'habitude, la Métropole l'aide à sortir de l'ornière où elle s'était enlisée. Le Nam-Phong a essayé d'y contribuer. Nous avons expliqué pourquoi la succession du regretté Gouverneur Général Pierre Pasquier ne pouvait être remise en de meilleures mains que celles de l'ancien Résident Supérieur qui maintint la paix au Tonkin en des heures délicates, qui dota cette partie de l'Union de digues solides et de codes nouveaux. Lui seul ralliait la confiance de tous les Indochinois. Louons encore une fois l'ancien Ministre des Colonies M. Pierre Laval d'avoir su s'en rendre compte. Nous avons rappelé dans quelles circonstances l'appel de la République vint chercher M. René Robin sur les rives doux-fleurantes de la Garlempe où il avait pris sa retraite tout comme un autre sage, à Tournesfeuille. Il aimait l'Indochine, il ne pouvait refuser d'essayer de la sauver. Ainsi fut-il nommé. Nous avons noté comment son regard clairvoyant eut vite jugé où devait commencer la lutte contre

les destins contraires qui malmenaient la riche Indochine de naguère. Nous avons résumé les contacts, les démarches, les réalisations qu'il poursuivit dans son séjour à Paris et qui le dotèrent des moyens de faire sur place un travail assuré de résultats. Le plus important des succès dus à l'autorité de M. Laval autant qu'à l'action personnelle de M. Robin secondés activement par les élus de la Cochinchine et du Cambodge, ce fut le rejet du projet de contingentement des riz indochinois. Nous en avons parlé et de tous les autres, montré que le bilan des quatre mois que M. Robin passa à Paris fut au total si satisfaisant qu'il produisit un revirement complet de l'opinion publique indochinoise ; tous les journaux, en mesurant l'étape franchie, revinrent à l'optimisme, tous les esprits retrouvèrent l'espoir et la discipline confiante. Dans une atmosphère de joie, M. Robin, en arrivant à Saigon, apporta de vrais dons d'avènement : il put dire aux Indochinois : voici de l'argent, voici des hommes, voici les principes, de notre action immédiate. Des emprunts conclus en France sont venus alimenter en effet la trésorerie publique comme les institutions de crédit destinées à soulager les producteurs. Des collaborateurs d'élite, MM. Châtel, Cousin, Prats, au Secrétariat Général, aux Finances, aux Douanes, réalisent avec le Gouverneur Général une « équipe de mauvais temps » que les Indochinois admirent avec une ferveur qu'on avait ces derniers temps désappris de voir. Nous avons assisté à ces heures pathéti-

ques, ces heures solennelles. Tandis que dans la grande salle du Palais Norodom, s'élevait la voix claire de M. René Robin en des paroles qui étaient des principes d'action, tout un peuple, en un élan unanime se massait en rangs disciplinés et attentifs, prêts à agir, autour de celui que la République leur avait rendu.

Un trimestre ne s'est pas écoulé. Une nouvelle étape semble bien près néanmoins d'être franchie dans les opérations du sauvetage. Fidèle à notre dessein de collaborer dans toute notre mesure à la coordination des forces morales, nous allons avec nos lecteurs, faire le point.

Un journal local, France-Indochine, écrivait récemment ces lignes : « La montée au pouvoir d'hommes jouissant de l'estime quasi-unanime a suffi pour faire sortir les affaires d'un long et profond marasme ». C'est bien ainsi que se résume la situation. Un regard circulaire montre que la Cochinchine retrouve une certaine activité. M. Robin y est revenu depuis le 8 septembre, après les contacts indispensables avec les Annamites du Centre et du Nord en de courts séjours à Hué et à Hanoi. A Saigon, on voit le Gouverneur Général se dépenser sans compter. S'il fait appel à tous, si tous lui accordent une collaboration entière, c'est que lui-même ne cesse de donner l'exemple. Il multiplie les contacts avec la Presse, avec le public ; tous les groupements veulent le recevoir, et il se rend à toutes leurs invitations pourvu qu'il puisse y trouver autre chose que de vaines paroles, de véritables séances de travail où en compagnie de ceux qui peinent il donne des directives qui seront suivies ; aujourd'hui, il est à la Chambre de Commerce de Saigon, demain, on le voit à la Chambre d'Agriculture, après-demain c'est Cholon et la Chambre de Commerce Chinoise. Puis, voici l'automobile portant le fanion tricolore, insigne du Gouver-

neur Général qui sillonne les rues de Saigon, les routes de Cochinchine. M. Robin entre au pénitencier, pénètre dans les hôpitaux, les écoles, les ateliers et les usines. Il monte à bord des cargos qui transportent à l'extérieur les riz et les maïs indochinois, il parcourt des plantations, il pousse jusque dans l'Hiérland moi parmi des sauvages que l'Administration française apprivoise par la bonté. Les Dieux sont avec lui : le riz recommence à sortir de Cochinchine à la faveur de circonstances exceptionnellement favorables et inespérées, dont M. Pagès sait tirer le maximum de profit. Le jeune et entreprenant gouverneur de Cochinchine est aussi de ceux qui savent réveiller les forces morales et les discipliner ; il a soulagé le peuple par des allègements fiscaux et son Budget vient d'être voté avec 700.000 piastres de réductions, sans qu'il ait à retarder l'exécution des grands travaux. Dans toutes les autres administrations locales, tout comme dans celle de Cochinchine, la politique est d'activité conjuguée et raisonnée et de rendement. M. Robin a mis fin à certains errements en confirmant dans une circulaire ses premières déclarations d'arrivée, sur le renforcement des pouvoirs dont les décrets ont investi les chefs de pays devant lesquels des insubordinations de grands services se croyant dépendant du Gouvernement Général seul, ne seront plus tolérées. Partout, des économies, des compressions. M. M. Tholance et Grasseuil au Tonkin et en Annam, M. Eutrope au Laos et M. Silvestre au Cambodge réussissent tous avec bonheur, adaptant à leurs territoires la politique de salut public dont le Chef donne l'exemple. Les populations indigènes s'unissent dans le labeur et la confiance aux Français.

De sérieuses économies pour le Budget Général ont été réalisées et M. Robin

continue à en envisager de nouvelle. Il étudie, parallèlement avec l'active répression de la contrebande, une diminution des taxes douanières en vue de favoriser l'accroissement de la consommation ; et ainsi augmenteront les recettes du même Budget. Mais au premier plan de sa politique économique se place l'effort pour sauver le riz. Le riz ! Il est à peine exagéré de dire que suivant qu'il pourra ou ne pourra pas trouver de débouchés, ce sera la vie ou la mort de l'Indochine.

M. Robin a envoyé deux missions en Chine pour étudier à Canton et à Nankin les causes de la mévente du riz et la possibilité d'un nouvel accord sino-indochinois sur le plan commercial, pour la réouverture du marché chinois, à la principale céréale d'Indochine. Il a remanié d'autre part l'Office du Riz qui doit se spécialiser dans des recherches techniques en vue de l'amélioration de la qualité autant que du prix de revient du riz, condition d'une concurrence victorieuse. Il a remanié également l'Office du Crédit agricole indochinois pour

mieux répartir le crédit entre ceux qui en auront besoin.

Notre tour d'horizon peut donc, pour le moment, s'arrêter sur des visions d'un optimisme qui n'est nullement exagéré. Mais une conclusion s'en dégage d'elle-même : La parole est à la France : C'est à la France qu'il appartient, dans cette partie qui se joue en Extrême-Asie, de doter M. Robin de nouveaux moyens d'action. Si les nouvelles qui circulent actuellement sur une nouvelle offensive contre le riz ne reçoivent pas des événements le même démenti que, une fois déjà, M. Laval avait permis à M. Robin d'apporter à l'Union Indochinoise angoissée, ce serait une déplorable persistance dans l'erreur de la part de la Métropole mal renseignée. Ce serait la condamnation de l'Indochine et l'abandon de ses derniers espoirs. Tous, les élus indochinois, les corporations, la presse indochinoise sauront aider le Gouvernement Général afin que cela ne soit point.

NAM-PHONG



Chez les Moïs de Cochinchine

par NGUYỄN TIẾN-LÃNG

Lorsqu'il séjournait à Ban-Mé-Thuot, parmi les Moïs rhadés, R. Dorgelès s'émerveillait de découvrir "de l'humanité vierge, toute fraîche, toute crue" : "un siècle plutôt écrivait-il dans *Chez les Beautés aux dents limées*, sur les bords du Meschacebé, n'aurais-je pas rencontré des Peaux-Rouges tout pareils ?" Cette humanité vierge occupe en Indochine Française une zone qui s'étend entre les confins Nord-est et Est du Delta Cochinchinois et le plateau de Darlac, dans le Sud-Annam, où séjourna Dorgelès. De sorte que la zone moï de la Haute-Cochinchine n'est pas à vol d'oiseau à plus de cent kilomètres de Saigon. Quelle chose étonnante que de quitter Saigon à l'aube, de traverser le paysage plat et doux de la rizière, la "forêt ordonnée des heveas", et délaissant la route asphaltée ou empierrée et s'engageant dans la piste de terre molle que la moindre pluie qui serait tombée la veille rend perfide et enlisante, de voir surgir des fourrés épais qui les cachaient à la vue, ces hommes du premier âge, dressés au bord du chemin, presque nus, droits, fiers et impassibles comme des statues de bronze, ou bien marchant à la file indienne, par troupes de six à vingt la pipe aux lèvres, la lance sur l'épaule, vision idyllique qui tendrait à faire adopter la thèse du bon sauvage cher à Rousseau.

A la suite du Gouverneur Général Robin, alors qu'il n'était que chef intérimaire de l'Union Indochinoise, j'eus, il y a trois ans, l'occasion de séjourner au pays des Rhadés et de faire connaissance de Kundjonob, seigneur de Ban-Don et chef des chasseurs d'éléphants. Je les revis il y a un mois, en redescendant avec M. René Robin devenu Gouverneur Général titulaire de l'Indochine en ces heures difficiles, la route Mandarine pour retourner à Saigon ; nous fîmes un détour jusqu'à Ban-Mé-Thuot où Kund-

jonob et ses hommes, une fois de plus, organisèrent en l'honneur du Gouverneur Général le défilé de leurs centaines d'éléphants et même une inoubliable "fantasia" d'un de leurs escadrons. Des plantations travaillent, d'un rythme ralenti par la crise, mais qui commence à se reprendre avec la confiance et l'espoir qu'a fait naître le retour à la colonie d'un vieil Indochinois aimé et estimé. Le pays moï du Sud-Annam lentement se dégage de sa gangue. Les rhadés, enrôlés sous le drapeau tricolore, manient les armes comme de vieux soldats, ou bien, sortis de l'école de Ban-Mé-Thuot, parlent français et dédaignent de vous répondre si par hasard vous vous avisez de leur adresser la parole en Annamite. Le vieux Kundjonob qui se croit parvenu à l'âge de cent-vingt ans et qui en a certainement quatre-vingt dix, porte un dolman blanc dont le col est brodé de deux éléphants, insigne adopté pour la garde rhadé, et marche en s'appuyant sur une magnifique épée de sous-préfet de la République, cadeau de quelque administrateur ou gouverneur : il se sert pacifiquement de cette épée comme d'une canne. Apportant en offrande à M. Robin des défenses d'éléphants et des tissus du pays moï le vieux chef évoqua avec lui des souvenirs et exprima son bonheur de le retrouver. Rousseau, si son âme avait pu errer en ces lieux à des époques différentes, déplorerait certainement la perte de l'état de nature...

Je viens d'accompagner le Gouverneur Général de l'Indochine dans un nouveau voyage au pays moï, et cette fois, fais connaissance avec ces peuplades occupant la forêt de Cochinchine. Ici, la pénétration française au début de cette année encore, se heurta à des groupes insoumis. Ici, les barbares sont encore de véritables barbares : "moï", dans la langue de mon pays, signifie en effet

exactement ce que le citoyen de Rome entendait par "barbare". Phu Rieng, Boucob, Balat, Nui-Ba-Ra. Ces vocables étranges dorénavant prendront pour moi un sens; j'y associerai des images de stiengs, de bieths, de che-mas... Autant de tribus qu'actuellement amène au contact de l'administration française une politique d'appivoisement tout de douceur, une politique où la piste précède l'école et l'infirmerie, et où le mieux-être immédiat vient fournir la preuve aux natures les plus ombrageuses de l'avantage de la domination des Français.

Phu-Rieng, dans la province de Bien-Hoà... Première délégation marquant l'entrée du pays moi. Quelques baraquements de bois, une troupe de miliciens stiengs au garde à vous dans la cour, derrière eux, une rangée de mois deminus avec d'étincelants gongs de bronze qui résonnent sous leurs poings en un bruit sourd; tout autour, hommes, femmes, enfants, vêtus de leur rudimentaire costume, laissant voir des formes généralement robustes, mais aussi, maintes fois, des ventres ballonnés par un paludisme invétéré qui a atteint la rate et courbé le dos. Des drapeaux tricolores flottent sur cette foule grossière, émouvante, prenant ici toute leur valeur de protection et de civilisation. Le Gouverneur Général s'arrête longuement, adresse la parole aux chefs de tribu, fiers de leurs habits à la mode annamite et de leur écharpe en calicot rouge qu'ils portent aussi fièrement que d'autres l'écharpe de la Légion d'Honneur. M. Pagès, Gouverneur de la Cochinchine, accompagne M. Robin et se mêle lui aussi à la foule sauvage. Des fonctionnaires de la suite gubernatoriale distribuent une ample provision de cadeaux que M. Robin avait apporté: colliers de verroteries, miroirs, petites boîtes pour les femmes, pipes et cigarettes pour les hommes. Ces simples objets mettent l'allégresse sur les visages. Mystère de l'œuvre de colonisation: ces colliers, ces pipes, ces cigarettes deviendront plus tard des kilomètres de pistes permettant d'amener en ces pays l'administrateur, le médecin, l'instituteur, le colon. "Quand je veux demander leurs

prestations volontaires pour mes pistes, dit le délégué, je vais chez eux avec des cigarettes, je reste, je cause avec eux; puis je leur dis: j'ai besoin de vous, suivez-moi, aidez-moi".

Je me souviens de Nui-Ba-Ra où contre la balustrade faite d'épieus de bambou taillés en pointe trois jeunes filles et femmes mois, dont l'une presque jolie, se laissèrent photographier avec des mines de pudeur effarouchée. Sauf leur *brounh* ou langouti cachant les hanches elles étaient vêtues de colliers et telles que notre mère Eve. D'autres mois, hommes, femmes, vieillards, enfants, se détachaient en groupe pittoresque sur le fond vert des forêts mamelonnées fuyant jusqu'à l'horizon. Le poste, haut perché sur pilotis, élève très haut dans le ciel les couleurs françaises. Les miliciens ont une tenue impeccable, les mois ici aussi manifestent la joie la plus vive autour de la distribution de cadeaux: parmi ceux-ci, un buffle vivant, amené de la plaine, sera sacrifié suivant des coutumes horribles. C'est à Nui-Ba-Ra, autre arrêt de notre voyage, centre administratif avec infirmerie, groupe électrogène, réservoir à eau potable, terrain d'aviation, que nous verrons cette cérémonie affreuse. Qu'ils ont l'air doux pourtant, les hommes et les femmes que nous y vîmes groupés dans la cour de la délégation, et qui y avaient été spontanément envoyés par leurs villages. Ne vous y fiez pas au commencement de cette année, ils ont assassiné le délégué Morère comme autrefois ils avaient déjà assassiné Maître, le vaillant explorateur qui a été pourtant sans doute l'homme qui les a mieux connus et aimés. Insondable cœur humain! Enigmatique psychologie de ces primitifs.

J'entends encore la voix nette de M. Robin, exposant, au cours de la conversation, les principes d'une saine colonisation du pays moi: "Par des cadeaux, par la bienveillance, par une véritable camaraderie, les attirer, les convaincre de notre bonté; leur montrer notre force, en faire étalage, au besoin, essayer devant eux nos armes et leur démontrer notre habileté à nous en servir; quand



Chân-dung quan cai-trị MARTY
thăng Khâm-sứ Ai-lao

Kinh ảnh Nguyễn-Duyên

une attitude conciliante et des promesses d'avantages ne donne pas de résultats, user d'un langage ferme, faisant comprendre que toute résistance serait inutile et risquerait le châtement."

La tâche est passionnante; prendre une tribu éparse, rassembler ses membres, leur donner conscience de leur valeur humaine, les façonner, les instruire, les créer; œuvrer sur une matière vivante, respirante, faire des hommes en un mot. Comme j'ai compris l'intérêt que pouvait y porter un chef comme M. Robin, et comme je m'explique ce long détour dans la forêt sauvage, après une série de visites dans des plantations de caoutchouc annamites et françaises, où il apporta aux efforts des planteurs le témoignage de sa sollicitude agissante.

Que le Gouverneur Général de l'Indochine me pardonne: tandis qu'il apportait le réconfort ici, et là semait les principes d'une action colonisatrice digne de la France, j'ai recueilli, rêveur impénitent, des images et des couleurs. J'ai fait provision de souvenirs. Les temps sont proches où disparaîtront les derniers sauvages. J'ai vu, moi aussi, des hommes vierges; mais je ne leur souhaite pas de rester dans cet état, en dépit de Rousseau. Et si vous avez vu le sacrifice du buffle, vous seriez de mon avis.

Dans la province de Bien-hoa que dirige avec un profond amour des indigènes M. Monlaü, la question de l'enseignement des allogènes a reçu des solutions vraiment remarquables: En 1905, il existait 2 petits internats: l'un pour les élèves Moïs à Nui Chuachang avec un instituteur annamite et une vingtaine d'élèves, l'autre pour Moïs et Cambodgiens à An-Binh avec un instituteur communal et 15 élèves environ — Véhicule de l'enseignement: l'annamite.

Ces deux internats sont transférés le 23 Septembre 1925, le premier à Vo-dat, le 2^e à Nui Bara. A Vo-dat, l'instituteur Annamite est remplacé en 1928 par 2

instituteurs Moïs et le véhicule de l'enseignement devient le Moï et le Français.

Nouveau transfert en 1932 de l'internat Vo-dat à Xuân-lòc. Un seul instituteur est conservé. L'autre va diriger à la même époque une école nouvelle, un externat cette fois, à Dinh-quan.

L'internat Moïs-Cambodgiens de Nui Bara est transféré à Phu-riêng puis de nouveau à An-binh. Un instituteur communal parlant le Cambodgien et le Moï ayant pu y être affecté, l'annamite disparaît également comme véhicule de l'enseignement.

Un cours spécial, destiné aux élèves Moïs et Cambodgiens qui désirent poursuivre leurs études au delà des deux années que comportent les écoles de An-binh, Xuân-lòc et Dinh-quan est institué à l'École de garçon de Bienhoa en 1928. Ils y demeurent une année puis passent dans les classes du 2^e cycle franco-indigène où le véhicule de l'enseignement est le français.

Il existe donc actuellement pour les enfants des populations allogènes de Bienhoa:

1 internat à Xuân-lòc avec 6 élèves,
1 internat à An-binh avec 15 élèves,
et 1 externat à Dinh-quan avec 22 élèves.

Le fonctionnement du cours spécial du Chef-lieu a été suspendu pour l'année scolaire 1934-1935. Les divers déplacements auxquels ont été soumises les écoles Moïs ces dernières années n'ont pas permis de conserver les mêmes élèves et par conséquent de fournir pour le cours spécial cette année, un contingent suffisant.

12 jeunes Moïs sont inscrits actuellement au Chef-lieu dans les classes du 2^e cycle.

2 ont obtenu le certificat d'études primaires franco-indigènes en Juillet 1934.

Ainsi peu à peu se transformeront les hommes de la forêt.

Ainsi pénétrera peu à peu la clarté française dans la profondeur des sous-bois de l'interland cochinchinois.

La Nomination de M. Marty à la tête du Protectorat du Laos



Nous apprenons à la veille de notre parution la nouvelle de la nomination au Laos, comme Résident Supérieur intérimaire, de notre fondateur M. Marty, ancien Directeur des affaires politiques de l'Indochine. Notre Directeur littéraire se réserve d'exprimer dans un prochain article les félicitations du Nam-Phong au nouveau Chef d'Administration Locale qu'estiment et respectent tous les Annamites pondérés qu'aucune oiseuse et calomnieuse polémique n'induirait jamais en erreur. Nous tenons à reproduire ici les opinions de deux grands quotidiens de Saïgon à la nouvelle de cette récompense méritée qui prouve une fois de plus que le Grand Chef qu'est M. Robin s'y connaît en hommes et n'est pas de ceux sur l'opinion desquels on puisse chercher à influencer.

NAM-PHONG

*
* *

Le Laos a désormais l'homme qu'il lui faut : M. Louis Marty

Il nous plaît de rendre hommage à M. Robin pour le choix judicieux qu'il vient de faire en nommant Résident Supérieur au Laos, M. Louis Marty.

Le Gouverneur Général a pu juger l'homme qui est encore, jusqu'à la prochaine arrivée de M. Grandjean, le Directeur des Affaires politiques de la Colonie.

Les Cochinchinois connaissent peu M. Marty. Sa carrière s'est poursuivie presque entièrement au Tonkin.

C'est en 1907 qu'il entra dans le Corps des Services Civils comme commis de 3^{ème} classe. Par la suite il fut attaché aux cabinets des Résidents Supérieurs Morel et Simoni.

En 1914, jeune Administrateur de 5^{ème} classe, il fut adjoint à M. Bosc, Chef du bureau politique du Gouvernement général, qui jouait à l'époque le rôle de l'actuelle Direction des affaires politiques et de la Sûreté générale. Lorsque la guerre

éclata M. Marty était en mission auprès de la Légation de France à Pékin pour le règlement d'incidents de frontière avec la Chine. Rappelé à Hanoi, le Gouverneur Général Van Vollenhoven qui avait pris M. Bosc comme Directeur de son cabinet, confia à M. Marty toute la charge du bureau politique. M. Marty eut à organiser un service de renseignements pour combattre les intrigues des austro-allemands qui essayèrent à plusieurs reprises de fomenter des attaques sur les frontières de l'Indochine avec des bandes de pirates ou de révolutionnaires indochinois passés au service de nos ennemis. Ces tentatives furent successivement déjouées avec un plein succès et c'est cette première organisation d'un « Intelligence service » indo-chinois qui fut l'embryon de la Direction de la Sûreté Générale, telle qu'elle existe actuellement et dont le Commandant Jeanbrau a réalisé la mise au point. Sous le Gouverneur Général Long, M. Marty était Chef du Service de législation, poste qu'il conserva avec M. le Gouverneur Général Merlin. Dans ces divers postes il fut le

collaborateur fidèle de notre actuel Gouverneur Général R. Robin.

M. Marty qui s'était fait une spécialité des questions de politique indigène demanda à son retour de congé en 1925 à être envoyé dans une province d'Annam. Il fit ses débuts comme Résident à Hatinh où il resta dix mois et fut appelé ensuite à la tête de l'importante province de Vinh, où il demeura trois années.

La connaissance qu'il avait acquise des menées révolutionnaires pendant qu'il dirigeait cette province particulièrement travaillée par la propagande communiste, le désignèrent en 1930 pour prendre le poste de Directeur des affaires politiques et de la Sûreté générale au départ de M. Lacombe. Bien que l'organisation des services politiques du Gouvernement Général soit tenue rigoureusement secrète, nul n'ignore que notre « intelligence service » est aujourd'hui puissamment outillé et qu'il ne le cède en rien aux services similaires des grands Etats voisins. M. Marty s'est occupé avec un très grand succès de la liaison avec les polices étrangères de l'Extrême-Asie pour réaliser le « front commun » contre l'activité de la III^e Internationale. Il a donné aux services de la police de l'Indochine leur statut définitif et a créé la « police spéciale », composée uniquement d'unités d'élite.

La Direction des Affaires politiques comprend, outre le service des renseignements généraux, le service des affaires extérieures et celui des affaires indigènes.

Dans l'ensemble des trois services, l'action de M. Marty s'est fait sentir, avec continuité et méthode. En lui mettant le pied à l'étrier pour entrer dans le cadre des Résidents supérieurs, M. Robin a voulu, sans nul doute, reconnaître les mérites et les services de cet éminent administrateur.

La Dépêche de Saigon

M. MARTY AU LAOS

Un rapprochement qu'il convient de faire à propos de cette désignation

Un arrêté du Gouverneur Général vient de désigner M. Louis Marty pour remplir intérimairement les hautes fonctions de résident supérieur au Laos. M. Grandjean le remplace au Gouvernement Général, comme Directeur des affaires politiques.

La presse a livré samedi cette information sans l'accompagner du moindre commentaire. Le choix du nouveau représentant de la France au Laos vaut cependant qu'on s'y arrête, car il dépasse le cadre d'une mutation ordinaire.

Depuis Diethelm, de néfaste mémoire, il n'est pas en effet de fonctionnaire indochinois plus violemment attaqué que M. Marty. Du nord au sud de la péninsule certains journaux s'accordent pour le dénoncer comme l'instigateur d'une suite de mesures qui doivent conduire le pays d'Annam aux pires catastrophes. Ilâtons-nous de dire que ces dernières, annoncées toujours comme imminentes, ne se sont jamais produites.

Et la sérénité d'âme de l'empereur qui s'absente fréquemment de sa vieille capitale pour aller villégiaturer à Dalat ou ailleurs est la preuve que, s'il y a des frictions à la Cour, même du mécontentement — car on ne réforme pas un régime séculaire sans soulever des oppositions tenaces — il est inexact de présenter la situation de l'Annam sous le jour le plus sombre.

Quoi qu'il en soit, mauvais génie de M. Pasquier dont il fut dans la dernière partie du proconsulat le directeur des affaires politiques et de la sûreté générale, M. Marty serait resté le mauvais génie de M. Robin qui l'a conservé à la tête du même service.

On réalise mal dans le public l'importance de ce rouage du Gouvernement Général qui s'appelle la « Direction des affaires politiques et de la sûreté générale ». Pour beaucoup le fonctionnaire qui en a la responsabilité n'est qu'une sorte de chef des polices et rien de plus. Ce serait d'ailleurs suffisant pour occuper l'activité d'un homme, car dans un pays aussi vaste que l'Indochine, vivant au milieu des contingences que l'on sait, la police dans toutes les formes de ses manifestations n'est pas une mince affaire.

Sans remonter dans le passé il est permis d'affirmer qu'aujourd'hui encore c'est l'action de cette police, sa clairvoyance, qui retient les éléments de désordres dans une attitude de prudente réserve.

Mais la Direction des affaires politiques a des attributions beaucoup plus étendues qui lui valent d'être l'auxiliaire le plus précieux du gouvernement général en bien des circonstances. Poste d'observation et d'écoute, on comprend aisément qu'il faille à la tête de cet important service, chargé à la fois de la sécurité intérieure et de la tranquillité du pays, un homme de tout premier plan.

Il n'entre pas dans notre dessein d'entreprendre à ce propos le panégyrique de M. Marty dont il faut cependant reconnaître la grande puissance de travail et une expérience indiscutable acquise au cours d'une carrière déjà longue et bien remplie. D'autres lui ont rendu un

hommage mérité, tel ce haut fonctionnaire des Straits en mission en Indochine, qui nous fit un jour l'éloge de l'organisation de notre « Intelligence Service » et de son chef.

Aujourd'hui il nous plaît surtout de rapprocher, par simple esprit d'impartialité et de justice, les critiques acerbes dont ne cesse d'être l'objet le directeur des Affaires politiques de la marque de confiance qui vient de lui être témoignée.

Pour qui connaît M. Robin, cette désignation à une résidence supérieure, a la valeur d'une manifestation. Qu'on le veuille ou non, elle signifie que M. Marty n'a pas démerité et que d'autre part le Gouverneur Général n'entend pas se laisser circonvenir par les campagnes intéressées des uns et les manœuvres des autres.

C'est d'un véritable chef et c'est tout à l'honneur de M. Robin dont le geste d'ailleurs n'est pas pour nous surprendre.

Aussi bien est-il permis de penser que le Laos n'aura qu'à se féliciter du choix de M. Marty à la tête de son administration locale. Le passé répond de l'avenir. Dans le nouveau domaine qui s'offre à son activité, nous sommes certains que M. Marty saura conduire le Protectorat du Laos à ses magnifiques destins, avec l'intelligence, la compétence et le doigté d'un grand administrateur.

(l'Opinion)





Chân-dung quan Võ-hiến HOÀNG TRỌNG-PUC

Kinh-ảnh T. B. T. V.

Le retour de Son Excellence le Vo-Hiên

Son Excellence le Vo-Hiên est de retour de son magnifique, intéressant et fructueux voyage — Notre directeur littéraire consacrera à la véritable ambassade de ce grand Annamite en France un article inédit que nous publierons dans notre prochain numéro. En exprimant dans celui-ci notre joie de retrouver toujours alerte et plein de généreux projets Son Excellence Hoàng, nous sommes sûrs d'intéresser tous nos lecteurs en reproduisant à leur intention cet article où M. Hoàng-van-Co dans la Dépêche Coloniale (Paris) relate les impressions de voyage de l'illustre mandarin.

NAM-PHONG

*
** *

« L'expérience humaine est une expérience difficile à pénétrer. Le milieu et le temps impriment aux êtres des modes de penser et de sentir qui les modèlent si profondément qu'on ne saurait discuter la civilisation d'un pays, en faisant abstraction de ces facteurs. »

C'est ainsi que me répondait, il y a quelques semaines, son Excellence Hoàng-trong-Phu, lorsque je l'interrogeai sur le but de son voyage en Europe.

La « troisième colonne de l'Empire » est un traditionaliste, fidèle de l'Annam monarchiste et confucéen. Mais ce lettré de la « vieille école » connaît la France, dont il manie la langue avec élégance.

Depuis le temps de la pacification, de décade en décade, il a pu mesurer le rôle décisif du progrès moderne, dans l'évolution de l'Annam. C'est ce qui donne une valeur unique à ses confidences.

La première fois qu'il vint à Paris, ce fut comme plénipotentiaire de l'Annam à l'Exposition de 1900.

Il fut reçu avec égards. On lui fit visiter toute la France. Il s'en retourna convaincu que seule une collaboration véritable entre la nation protectrice et l'Annam pourrait rendre à son pays la place à laquelle il a droit en Extrême-Orient.

A cette collaboration, il n'a ménagé ni son dévouement, ni son influence — il est le fils du dernier vice-roi du Tonkin S. K. Hoang-Cao-Khai — menant parallèlement à sa car-

rière une autre carrière, si l'on peut dire, sociale et éducative « pour le relèvement intellectuel et moral » de ses compatriotes.

Je ne puis oublier la première visite que je lui fis, dès le début de son séjour à Paris. Sur son visage osseux était peinte cette sagesse confucéenne sereine et tranquille. Avec sa bonhomie souriante et indulgente, il me développait ses idées, fruits exquis d'une longue carrière, toute d'observation et de méditation.

« ... Le problème de la modernisation de notre pays, me dit-il, est purement éducatif.

« Pendant de longues années, j'ai analysé successivement les scènes du grand drame de la conquête de l'Asie, par la civilisation occidentale. J'ai vu que l'assimilation rapide du progrès moderne s'explique, soit par l'existence d'une élite agissante, soit par la présence d'un pouvoir central puissant, soit par les deux à la fois.

« Au Japon, par exemple, la révolution moderne s'est accomplie à la fois, par la voie de décrets et par l'action de la classe dirigeante des Samourai.

« Confucius était le plus sage d'entre les sages, lorsqu'il enseignait :

« Les masses qui suivent les classes supérieures sont comme l'herbe qui se courbe sous le vent. »

« Effectivement, dans notre pays, le gouvernement français dispose de tous les pou-

voirs. Il a la confiance du peuple. Mais par une délicatesse que nous savons apprécier d'ailleurs à juste titre, il s'en voudrait de bouleverser nos institutions, en nous imposant des réformes. Dès lors, l'initiative nous en incombe tout entière. Mais voilà, depuis que nous prenons modèle sur la Chine, plus de 2.000 ans de nivellement social avaient presque complètement démocratisé la structure de notre peuple. Les propriétés, divisées entre les fils d'une même famille, au bout de trois générations disparaissent ou deviennent infimes. De sorte qu'il n'existe pas chez nous d'aristocratie héréditaire.

« L'avenir de notre pays dépend donc de la formation d'une élite agissante qui nous manque. »

Il réfléchit un moment, puis leva sur moi un regard si paternel, qu'il me pénétra profondément.

« C'est là le problème dominant de votre génération... »

Je restai deux mois sans le voir. Pendant ce temps son Excellence Hoang-Trong-Phu courait la moitié de l'Europe, visitant successivement l'Espagne, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, la Suède, la Norvège.

A son retour de Bruxelles, il me disait : « Les sciences occidentales se présentent à nous le plus souvent comme des recettes d'ordre pratique, s'appliquant à un meilleur être de l'humanité... Je me suis toujours efforcé de trouver à travers leurs manifestations cette éthique qui, seule, permettrait d'aspirer à un idéal supérieur. Je crois l'a-

voir saisie. A présent, je suis tranquille et j'ai confiance dans l'avenir de notre pays. Je suis de ceux qui s'entêtent à mettre la destinée des hommes et des peuples dans la spiritualité. »

Il y a quelques jours je l'accompagnai à la gare de Lyon. Il partait pour l'Italie, d'où il ira prendre la route du retour à Marseille.

Il était ému, presque fébrile. Regrettait-il l'hospitalité de Paris ? Pensait-il à son fils unique qui avait passé les « meilleures années de sa jeunesse » à l'ombre tutélaire du Quartier Latin et qui, il y a cinq ans, était venu mourir, loin de la sollicitude paternelle, quelque part, dans une ville de Provence ?

Avant le signal du départ, il se ressaisit. Et, en m'embrassant, il me confia :

« Ce qui fait la force de l'Europe, c'est sa foi. Chose curieuse ! nous autres Annamites, nous faisons tout avec beaucoup de sérieux, mais rien avec foi... »

Je garde encore présente, dans ma mémoire, cette leçon du grand mandarin. A l'heure où paraîtront ces lignes, S. Ex. Hoang-trong-Phu s'apprête à regagner la terre d'Annam, notre patrie lointaine. Nos vœux l'accompagneront durant tout le long trajet. Et nous souhaitons au-si que son voyage en Europe lui ait procuré des suggestions utiles pour l'aboutissement de cette collaboration franco-annamite, dont il est un des partisans les plus dignes.

HOANG-VAN-CO

(La Dépêche Coloniale)



ESQUISSE D'UN IDÉAL :

L'HOMME CULTIVÉ

par DA-THANH

Il n'est pas toujours facile, comme on peut le croire au prime abord, de reconnaître ce qu'est un esprit cultivé. De nos jours, tout le monde prétend être instruit : d'aucuns, pourvus de quelques bribes de science, se prennent volontiers pour des lettrés ou de « petits savants ». D'autres, pour avoir composé quelques petits livres ou écrit dans un modeste journal ou revue, se rangent déjà à côté des poètes et littérateurs de talent. D'autres enfin, fiers d'avoir conquis un titre universitaire, professent à l'égard de leurs compatriotes, un dédain transcendant, font table rase du passé et se comportent en étrangers dans leur propre pays. Les uns et les autres ont-ils droit à notre estime et à notre admiration ? Méritent-ils qu'on les appelle des hommes de culture ? A quels signes pouvons-nous distinguer au contraire, les véritables « clercs » ? Questions vaines en apparence, mais au fond assez riches en enseignements pour la jeunesse qui monte.

Voyons d'abord ce qu'on entend en Europe ou plutôt en France par esprit cultivé ? Au XVII^e siècle, un être désigné sous ce nom devait avoir des « clartés de tout ». Nourri de l'antiquité grecque et latine, « frotté de science », il était un brillant causeur, pouvant aborder toute question. N'ignorant rien des chefs-d'œuvre de la littérature ancienne, il savait les lire dans le texte ou dans des traductions en français, plus élégantes qu'exactes, qu'on appelait alors les « belles infidèles ». Ainsi Corneille pratiquait Tacite et Tite-Live. Racine, élevé à Port-Royal, était un helléniste ardent. Bossuet connaissait parfaitement le latin.

La grammaire étant à la mode, l'« honnête homme » ne devait pas rester indifférent à cette étude en vogue. Littérateur et philologue, il savait polir son style, châtier ses écrits, soigner son langage. Il se réglait en tout sur Malherbe et Vaugelas dont les décisions avaient une valeur d'oracles.

Dans le culte des belles-lettres, son esprit devenait profond et subtil. En présence des amis et connaissances, il se plaisait à analyser le cœur humain, à résumer ses remarques et réflexions en des maximes spirituelles ou vigoureuses. C'est justement ce qui a fait la valeur et l'originalité d'un La Rochefoucauld ou d'une Mme de Sablé.

Mais pour acquérir tant de qualités, il fallait fréquenter les salons ou les ruelles comme on disait alors. On avait beau avoir fait des études sérieuses ; si l'on n'« aiguisait pas son esprit au contact des autres », si l'on ne mettait pas en pratique ses connaissances, si l'on ne s'exerçait pas au beau langage et aux belles manières, on oubliait vite ce qu'on savait, on n'était pas à la page. D'ailleurs, la presse n'existait pas encore : c'est seulement dans les réunions mondaines qu'on trouvait la consécration de son talent et de ses qualités : Là, chacun se rendait compte de l'opinion et des goûts de ses contemporains ; là, les auteurs lisaient leurs œuvres et recueillaient les avis des connaisseurs. Ainsi, le « rond bleu » d'Arthénice était des plus courus ; seulement, pour mener une pareille vie, il importait d'avoir du loisir. Or, les écrivains d'alors ne pouvaient comme ceux d'aujourd'hui, vivre de leur plume ; généralement, ils n'étaient guère dans l'aisance. Aussi comptaient-ils le plus souvent sur la protection et la générosité du roi ou des

seigneurs. Corneille et Racine étaient pensionnés; La Fontaine était l'hôte de Mme de Sablé pendant vingt ans, puis de M. d'Harcourt; Bossuet faisait l'éducation du Grand Dauphin et Fénelon celle du Petit Dauphin.

En somme, l'« honnête homme », l'homme instruit du XVII^e siècle, était d'une bonne culture générale. Mais n'exagérons pas: les connaissances scientifiques à cette époque étaient plutôt restreintes. Loin d'avoir dans la vie sociale économique et industrielle la place qu'elle occupent de nos jours, les sciences étaient encore à leurs débuts: l'être humain vivait encore entouré de mystères. On n'avait pas besoin non plus de connaître beaucoup de langues: le génie de la France ayant rayonné sur le monde entier, le français était d'un usage courant dans les pays civilisés: Il était universel. Au total, un esprit cultivé possédait alors un bien mince bagage intellectuel.

De nos jours, les conditions de vie ne sont plus les mêmes. Le monde a changé de physionomie. Des concepts nouveaux, des idées nouvelles ont pris naissance parmi les nations. Est-ce à dire que l'homme instruit n'existe plus de notre temps? Bien au contraire, il est plus fréquent qu'autrefois; mais il est tout différent de l'honnête homme: l'ambiance l'a modelé autrement.

Et tout d'abord, il est matériellement impossible à un cerveau humain d'embrasser aujourd'hui toutes les connaissances. Fût-il un Pic de la Mirandole, aucun ne saurait prétendre tout savoir. La civilisation a réalisé d'immenses progrès. Que de découvertes et d'inventions ont été faites dans le domaine économique et social, dans les sciences comme dans les lettres et les arts! Les savants eux-mêmes se spécialisent chacun dans son domaine. C'est ainsi qu'il existe des géomètres et des littérateurs, des physiciens et des astronomes, des géologues et des médecins... Dans chaque branche même, on distingue des subdivisions à n'en plus finir: en chirurgie, les uns s'occupent uniquement du cancer, les autres d'ophtalmologie... En chimie, ceux-ci étudient les ferments, ceux-là, les matières colorantes et la teinturerie... Oh! certes, l'homme d'études quelle que soit sa

valeur, ne peut ni ne doit rester complètement indifférent à ce qui est en dehors de sa sphère! Tout ce qui est humain le regarde. Il ne doit pas être continuellement rivé à sa profession, mais planer quelquefois au-dessus des préoccupations quotidiennes, se tenir au courant des idées nouvelles dans toutes les branches de notre activité. Les grands événements mondiaux, les découvertes sensationnelles qu'on fait dans divers points du globe, les courants d'opinion importants, tout cela doit attirer son attention et le faire réfléchir; et s'il ne peut être informé à fond de toute l'actualité, il doit au moins la connaître dans ses grandes lignes. Toutefois, ce peu de connaissances qu'il importe de posséder ne constitue point ce qu'on appelle une sérieuse culture générale. Le savant de nos jours, n'a pas assez de loisir; il n'échappe malgré tout que rarement à la nécessité de se cantonner dans son domaine propre. C'est à peine le plus souvent s'il jette un coup d'œil amusé et curieux sur le monde qui l'environne.

Il n'a pour ainsi dire pas un moment à perdre dans la société de ses semblables; loin d'être mondain, il s'enferme la plupart du temps dans sa "tour d'ivoire". Nul besoin pour lui, d'ailleurs, de fréquenter les salons. Que pourrait-il bien y faire? Quêter des informations? Connaître l'opinion de ses contemporains? Mais la presse est là qui le documente sur toutes choses et de toutes manières. Journaux, revues, magazines, livres, tout parle à ses yeux et soutient sa mémoire. S'exercer au beau langage? Apprendre à devenir un brillant causeur? A quoi bon: l'actualité nous enveloppe, nous presse de toutes parts. L'époque est dure, fiévreuse, pleine d'inquiétude. L'homme consciencieux ne se soucie plus de ces jeux stériles. Le style n'est que le revêtement de la pensée; les mots ne sont que des signes, sans importance en eux-mêmes et qui servent à colporter nos idées. Ce qui importe, ce n'est point la poésie d'un terme, l'équilibre d'une phrase, l'élégance d'une tournure ou la sonorité d'une période, c'est le mot juste et utile, c'est la forme exacte donnée à ce qu'on exprime. Personne ne perd plus son temps à discuter d'une question de logique ou de grammaire, au lieu de se livrer à une étude

plus sérieuse et plus féconde. La lecture remplace la conservation; le recueillement, les discussions; le laboratoire, les salons; le costume de travail, l'habit de fête... D'ailleurs l'écrivain de notre époque peut gagner sa vie de sa plume, il n'est plus obligé comme autrefois de rechercher les grands, de leur faire la cour, de les encenser, de leur dédier livres et poèmes. Chacun peut être fils de ses œuvres, chacun peut s'isoler comme il l'entend. Voilà, dans les grandes lignes, le portrait et la vie d'un homme cultivé, tel qu'on peut le rencontrer de nos jours en Europe.

Dans notre société annamite un peu hétéroclite où tout est comme dans une demi-teinte, où rien ne brille, à quoi reconnaissons-nous, au contraire, un homme instruit de notre temps? Sont-ce ces élèves fraîchement sortis de l'école qui, ayant à peine digéré leur savoir, veulent déjà faire figure de petits érudits? sont-ce ces écrivains « en herbe » qui, pour avoir aligné quelques centaines de mots dans une revue manquant d'articles, se haussent déjà au rang des « plus belles plumes » du pays? Que peuvent-ils bien avoir hélas! comme culture?

Jadis, la question n'était pas aussi complexe. L'homme instruit, le fin lettré, était versé dans la littérature chinoise. Enfermé dans sa case, entre quatre murs de torchis, il passait son temps à déclamer des vers ou à méditer le docte enseignement de Confucius. Aux heures de loisir, il ne se livrait qu'à certains genres de distractions qu'il considérait comme seules nobles et pures: tantôt, le soir, à la clarté vacillante d'une petite veilleuse, il traçait d'un pinceau subtil des poèmes délicats; tantôt seul dans sa chaumière, il tirait de sa guitare des sons infiniment doux et languissants qui se répercutaient au loin dans la campagne apaisée... D'autres fois encore, il venait s'asseoir sous la lumière caressante de la lune à l'ombre d'un arbre en fleurs, et là dans le silence de la nuit, il se laissait bercer par le susurrement d'un cerf-volant invisible comme par une musique divine... En tout, il se conformait aux prescriptions du Sage

qui, lui, aimait l'étude, la poésie, l'harmonie des sons comme des sentiments... En fait de savoir, il ne devait rien ignorer des belles leçons du confucianisme; il ne pouvait méconnaître non plus ces autres théories non inscrites sans doute au programme des examens et concours, mais qui avaient cependant leur importance: le bouddhisme et le taoïsme. C'est la quintessence de ces trois doctrines fusionnées en une seule, et où prédomine la claire raison du Maître, qui constituait le fonds de notre ancienne culture.

Mais en dehors de ces connaissances, le lettré restait indifférent à tout: il ne s'inquiétait guère de ce qui se passait en dehors du Céleste Empire. La Chine était tout. Le reste du monde qui, pour les hommes d'alors, était seulement peuplé de Barbares, ne comptait pour rien à ses yeux. Cette étroite conception de la Terre, ce mépris de la science, et de tout ce qui est nouveau, ont coûté cher au pays: ils sont la principale cause de sa faiblesse et de sa décadence. Nous le sentons et le comprenons tous à l'heure actuelle. Nous savons qu'une culture pareille quelle que soit sa valeur, ne convient plus aux temps nouveaux, et ne saurait suffire à notre formation. La science occidentale nous frappant de son éclat, nous a tirés de notre sommeil séculaire. Elle fait l'effet d'un phare qui, au milieu de la nuit, nous montre la route à suivre.

Que faut-il donc aux hommes de notre génération pour mériter pleinement ce nom « d'esprit cultivé »? Eclairés par ce qui précède, ne pouvons-nous trouver des règles précises, des principes déterminés qui puissent nous guider dans notre œuvre d'éducation? Sans prétendre trouver des idées neuves, des aperçus nouveaux, — car tout est dit depuis qu'il y a des hommes qui pensent et qui écrivent, — notre unique désir sera d'attirer l'attention des jeunes gens sur une question de culture qui les touche directement, et dont dépend en partie l'avenir du pays. A notre avis, et nous ne croyons pas exagérer, — une culture française est absolument nécessaire. Nul ne conteste plus de

nos jours les bienfaits de la civilisation européenne. L'Annamite tant soit peu instruit, ne doit pas ignorer les inventions et découvertes qui ont été faites à l'autre bout du monde. Or, comment pourrait-il acquérir ces connaissances s'il ne savait à fond le français ? Les livres de philosophie, de mathématiques, d'histoire sont sans doute nombreux dans notre pays, mais la plupart ne sont point écrits en notre langue. Il n'existe point d'ouvrages en quoc-ngu, que je sache, qui traitent des théories de Bentham et d'Einstein, des poésies de Verlaine et de Mallarmé, des théorèmes de mathématiques ou des lois de chimie. Si l'on se contente de quelques fascicules ou revues de vulgarisation, si l'on trouve suffisant le peu de connaissances qu'on a acquis sur le banc de l'école, on recueille seulement la mousse de la science ; on ignore tout du merveilleux temple du Nouveau savoir ; ou, plutôt, pour employer l'image de Platon, dans son mythe, de la Caverne l'homme ainsi formé est comme enfoncé dans l'ombre, et ne voit devant lui, qu'une image pâle, falote de la réalité... Quoi de plus désespérant que de passer devant ces bibliothèques et librairies, où des livres de toutes dimensions et de tous formats s'étalent, roses ou verts, dans des rayons commodes, sans rien comprendre de ce qu'ils expriment.

Mais certains lettrés, — me dira-t-on — ne savent pas un mot de français et arrivent pourtant à bien saisir la science occidentale. Oh ! oui il existe — je le sais bien — de nombreux ouvrages en caractères où des auteurs chinois cherchent à vulgariser ce qu'ils ont appris dans les écoles d'Europe. Ainsi, il y est question de Rousseau et de Voltaire, de Kant et de Poincaré. Mais combien sont ces survivants de la vieille école qui connaissent à fond la langue de Li-T'ai-Pé ? Ces oiseaux rares ne tendent-ils pas à disparaître à jamais de nos climats ? Si la jeune génération étudie encore les caractères, ce n'est plus guère que pour comprendre la morale confucéenne, aussi et surtout pour mieux cultiver la langue annamite, hérissée on le sait, de termes pris au chinois. C'est du reste le cas des élèves de France qui, pour bien saisir leur propre idiome, doivent apprendre le latin. Par

ailleurs, il nous importe de toute façon de connaître le français, ne fût-ce que pour vivre avec les protecteurs. Dès lors, pourquoi recourir à des ouvrages en caractères qui, quelle que soit leur valeur, n'en sont pas moins de pâles reflets de la pensée européenne ? Les Occidentaux sont là, nous condoyant chaque jour. Dans les écoles, les professeurs ne demandent qu'à nous distribuer le nouveau savoir. Pourquoi chercher ailleurs une manne qui est à portée de notre main ? Pourquoi ne pas puiser à une source connue, au lieu de goûter à une onde lointaine dont on met en doute la pureté ?

Toutefois, si la science française est indispensable à notre formation, il ne nous est pas permis non plus d'ignorer la civilisation orientale, traditionnelle. Il existe des humanités chinoises tout aussi précieuses et éducatives que les humanités gréco-latines. Aurions-nous le droit de fermer l'œil sur cette littérature, cette philosophie qui, durant tant de siècles, ont constitué l'armature de notre société et l'orgueil de notre race ? Nos compatriotes ont été nourris, pendant deux mille ans, du suc de la culture chinoise, savamment distillé par une pléiade de grands poètes et de grands prosateurs. Nous ne devons pas nous frustrer d'un si bel héritage. Au reste, quelles délices n'éprouve-t-on pas à lire un Li-T'ai-Pé, un Tou-Fou, un Han-Yu ou un Sou-Fong-Pouo ? L'éthique confucéenne, les mystères du taoï-me qui, selon la comparaison de M. Aurousseau, a tous les « frémissements d'un lac au contour imprécis », la compassion infinie du bouddhisme, quel dommage serait-ce si l'on en était privé ! Et la jeune génération n'est pas incapable de s'assimiler cette culture. Nul besoin, pour cela, de connaître à fond le chinois : de savoir disserter savamment en caractères comme nos aïeux ! Des livres substantiels écrits par d'éminents philologues français, nous renseignent de façon précise et claire sur tout ce domaine. Les humanités extrême-orientales se trouvent d'ailleurs inscrites dans le programme de nos écoles, particulièrement de l'Université indochinoise. Nous ne pouvons que nous en féliciter.

Que nous faut-il encore savoir, en dehors de ces deux cultures ancienne et moderne qui, comme on l'a vu, sont nécessaires à

notre formation ? Un troisième élément nous paraît indispensable, et c'est la connaissance approfondie du quôc-ngu, de ce parler si doux et si harmonieux qui, à travers les siècles, a coulé sans tarir des livres de nos poètes, de nos littérateurs, de nos moralistes, de nos historiens... Vous avez beau poursuivre vos études dans les plus grandes écoles d'Europe : vous pouvez posséder les plus éclatants titres universitaires, être capables peut-être de raisonner doctement sur la théorie einsteinienne et sur les plus difficiles problèmes de la trigonométrie, vous serez un homme incomplet si vous ne possédez pas votre langue maternelle ! N'est-ce pas une honte de connaître littérature et philosophie, politique et histoire et d'avoir seulement quelques vagues notions de l'idiome national ?

Bien plus, ce n'est pas seulement une question de dignité, de pudeur, c'est aussi une nécessité, un moyen de culture que de savoir le patois de ses pères. Comment pourrait-on en effet, fréquenter les hommes du peuple, vivre leur vie, étudier leurs caractères, communier avec eux dans un même sentiment d'affectueuse sympathie, si dans les conversations qu'on soutient avec eux, on ne fait preuve de connaissances et ne manie pas bien le parler du terroir ? Regardons plutôt autour de nous : Que de jeunes gens — infatués de leur prétendue culture moderne — professent du mépris à l'égard de toutes productions locales et ne daignent point jeter un coup d'œil sur les œuvres en quôc-ngu. Vivant à l'écart de leurs compatriotes et ne pouvant imiter les protecteurs, ces « déracinés » n'ont aucune expérience du milieu natal.

A quoi sert, au reste, leur instruction, s'ils ne peuvent ainsi en faire profiter leur entourage ? Pour prospérer un pays ne doit pas seulement compter, sur une poignée d'hommes instruits, surtout quand ces derniers ne se mêlent pas au reste de la popu-

lation. Il faut un peu de culture à tous les habitants, et nul n'ignore de nos jours la nécessité de répandre l'instruction parmi les paysans. Tant qu'ils seront dans l'ignorance où ils croupissent à l'heure actuelle, on ne pourra rien obtenir d'eux ; ils seront même incapables à apprécier les bienfaits de la civilisation. Ah ! beaucoup d'encre a coulé, beaucoup de papier a été noirci au sujet des réformes communales dans les campagnes tonkinoises. Que de mandarins ont peiné pour mener à bien une si noble entreprise ! Mais — en conscience — quels résultats réels ont-ils obtenus ? Dans bien des villages, les Tôc-biêu arrivent ils seulement à comprendre leurs attributions ? Les notables ne comprennent-ils pas — oh ! avec moins de vergogne sans doute ! — à faire peser leur main de fer sur les autres habitants ? D'où viennent tant de difficultés, d'obstacles, de tâtonnements, sinon du peu d'instruction de nos paysans ? Ils appartient donc aux éducateurs, aux « retour-de-France », à tous les intellectuels, quels qu'ils soient, de populariser l'enseignement qu'ils ont reçu, de les mettre à la portée des plus humbles. Ils peuvent, certes, se mêler aux hommes du peuple, les éclairer à propos de rien, sur une foule de questions utiles voire nécessaires. Mais, n'est-il pas un moyen plus commode, plus facile, qui demande moins de temps et peut donner plus de résultats ? Ne pouvons-nous nous servir de notre plume, écrire en quôc-ngu, composer des œuvres de vulgarisation, scientifiques ou littéraires, donner des traductions, fonder des journaux ou revues en langue indigène ? Si chacun le comprend et oriente tant soit peu ses efforts dans ce sens, ce sera un grand service qu'on rendra aux nhâ-quê. Mais, pour ce faire, encore faut-il bien connaître le parler national, le quôc-ngu !

Voilà ce qu'il importe de savoir. Voilà les connaissances qu'il faut acquérir pour être un véritable « clerc ».

DA-THANH



Le Nouveau Visage de Hué (suite) (1)

par NGUYỄN TIẾN LĂNG

Et

Notes de jeunesse . . . Mais l'ombre oppressive du passé pèsera-t-elle toujours sur les velléités de montée vers les étoiles nouvelles ? Puisqu'il m'est défendu de narrer en détail l'entretien avec mon Auguste Interlocuteur, du moins me contenterai-je de noter ici un tout petit trait mais qui me paraît caractéristique dans une certaine mesure du milieu où le jeune souverain imbu de modernisme est plongé. C'est une des contradictions qui à Hué choquent actuellement, entre quelques rites vraiment surannés et des intentions qu'il n'est nullement risqué d'attribuer à Sa Majesté.

Pour mon audience au Palais Kiên-Trung, je faillis enfreindre, moi chétif, les rites tout-puissants . . . Et il ne fallut rien moins que le tact persuasif de Son Excellence Pham-Quynh et sa sollicitude amicale pour m'éviter l'interdit dans laquelle j'allais inconsciemment tomber. — C'était une erreur inconscicute de ma part ; elle portait non pas sur le chapitre des chapeaux comme dans Aristote accommodé à la manière de Molière, mais sur le chapitre des robes et des vestons — Querelle de la robe et du veston dans laquelle la robe nationale ont le dessus, comme il sied . . . Je n'en eus nul regret en ce qui me concernait personnellement. Mais en y réfléchissant, il m'a semblé qu'il y a là quelque chose qui devra changer bientôt. Pourquoi frapper d'ostracisme le veston même à la Cour ? ! . . .

Pour mettre le pied sur le seuil du Palais Kiên-Trung, pour y accéder, quand

on est fils d'Annam, conviendrait-il de se dépouiller de toute trace d'occidentalisation dans l'apparence extérieure ? Les rites du moins exigent qu'on se dépouille du costume européen et qu'on retourne au turban et à la longue tunique Annamite : du moins n'a-t-il pas frappé du même bannissement les chaussures occidentales.

Mais je dus, à vau de passer sous la porte Hiên-Nhon, entrer dans un bâtiment du ministère de l'Éducation Nationale que dirige S. Exc. Pham-Quynh, et là, dans une salle où m'introduisit l'ami Pham-Giao, changer bel et bien mon complet gris d'été contre une belle tenue de pseudo-mandarin : robe de gaze bleue, turban bien plié . . . Et ce fut dans cette tenue inaccoutumée que je repris ma place dans la voiture ministérielle qui m'amena à Kiên-Trung !

Cependant, notez bien ceci : lorsque, dans cette tenue, je fis, à l'apparition de Sa Majesté dans le salon beige et or où je l'attendais, la triple inclination (tam-khâu) de mon buste prescrite par les rites, pour lui rendre hommage, l'Empereur m'arrêta dès la première inclination et me tendit la main m'autorisant à la lui serrer respectueusement certes mais démocratiquement. Je lus dans ce geste un désaveu du formalisme suranné du cérémonial.

Sa Majesté et l'Impératrice, d'ailleurs, s'habillent souvent à la française. Alors, pourquoi exiger de leurs sujets plus de fidélité qui n'est nullement indispensable au costume nationale en toutes occasions ?

(1) Voir Nam-Phong, n° des 1^{er} et 15 Août 1934.

Lễ khai-mạc Hội-chợ Hà-nội năm nay



Ảnh trên, bên tả: Quan Thống-sứ THOLANCE đến chủ- tọa lễ khai-mạc Hội-chợ. Quan Thống-sứ đứng nghe bài kèn chào. Bên hữu: Ông Chánh phòng Thương-mại PERROUD đọc chúc-từ.

Ảnh dưới, bên tả: quan Thống-sứ trả lời lại ông PERROUD. Bên hữu: Quan Thống-sứ đi thăm khu bày hàng của tỉnh Lạng-son.

Le costume national peut s'imposer certes mais à certaines occasions seulement le culte des ancêtres par exemple.

Avant d'en terminer sur ce point j'eus en d'autres circonstances, à me voir rappeler à l'ordre à ce point de vue vestimentaire très particulier : plusieurs semaines après l'audience que je rappelle ici, je remonte du Sud à la suite de M. le Gouverneur Général Robin ; au cours des fêtes en son honneur, ma tenue européenne de cérémonie blanche et noire allait être jugée indigne de figurer sous les laques et les ors du palais Thailhoa, et une espèce d'incident diplomatique (toutes proportions gardées) allait naître, si Son Excellence Thai-van-Toan à qui je suis heureux d'exprimer ici ma gratitude pour son amabilité, ne mit, là encore, de l'huile dans les rouages, en m'invitant à venir tout de suite chez lui où il me prête une de ses propres tenues de laquelle j'eus soin bien entendu d'ôter les insignes pour me mettre en règle avec le cérémonial millénaire, dans cette querelle sans cesse renaissante à Hué entre la robe et le veston...

O robe, tu es belle, et tu es un signe de notre esprit national. Mais n'empêche que le veston commode et moderne a sa signification ; et peut-être puisque Sa Majesté elle-même l'adopte à ses heures, on pourrait nous autoriser à la garder

sans honte si nous l'avons nous aussi adopté.

Visite au Ministère de l'Education Nationale

Je ne suis pas suspect de partialité envers Son Excellence Pham-Quynh. Je ne suis qu'un observateur, qui dit avec franchise ce qu'il a vu ; et il me paraît assez clair que je n'ai rien à attendre de celui qu'on présente comme le grand « metteur en scène » des choses de Hué et qui, en réalité, m'a dit lui-même n'être qu'« un fonctionnaire » comme un autre, c'est-à-dire dont les initiatives et l'autorité ne s'exercent que dans d'étroites limites : dans ces conditions, les plus malintentionnés ne pourraient pas supposer que ma plume puisse, par intérêt, dénaturer la vérité en faveur de l'ancien directeur de cette revue.

Si je dis que j'ai gardé une excellente impression de ce que j'ai vu de mes yeux tant au Cabinet qu'au Ministère, c'est parce qu'en fait, il faut être bien difficile pour ne pas noter que beaucoup de choses y ont été faites.

(à suivre)

NGUYEN-TIEN-LANG

